



DANS LES LIVRES

DÉFAITES MILITAIRES, CE QU'IL FAUT ÉVITER

Les échecs militaires résultent de causes diverses : non préparation de l'outil guerrier, vision erronée de l'ennemi, mauvaise appropriation des rapports de force, incompétence des chefs ou manque de volonté de la troupe. Lors de la conduite de la bataille, certains chefs, sous le coup de l'émotion, confondent intuition et réflexion, perception et réalité. Charisme et compétence technique ne suffisent pas. Le chef doit avoir une vision globale et donner un sens à l'action militaire.

La défaite de la Prusse à Iéna en 1806, face à Napoléon, conduit le général von Scharnhorst à créer une académie militaire en 1810. La Prusse ne connaît ensuite que des victoires : contre la France en 1813 (Leipzig), contre le Danemark en 1864 (guerre des Duchés), contre l'Autriche en 1866 (Sadowa) et à nouveau contre la France en 1870 (Sedan). Celle-ci en tire les leçons et crée l'École supérieure de guerre en 1876, où enseignera le futur maréchal Foch qui, méthodiquement, forcera l'Empire allemand à demander l'armistice en novembre 1918.

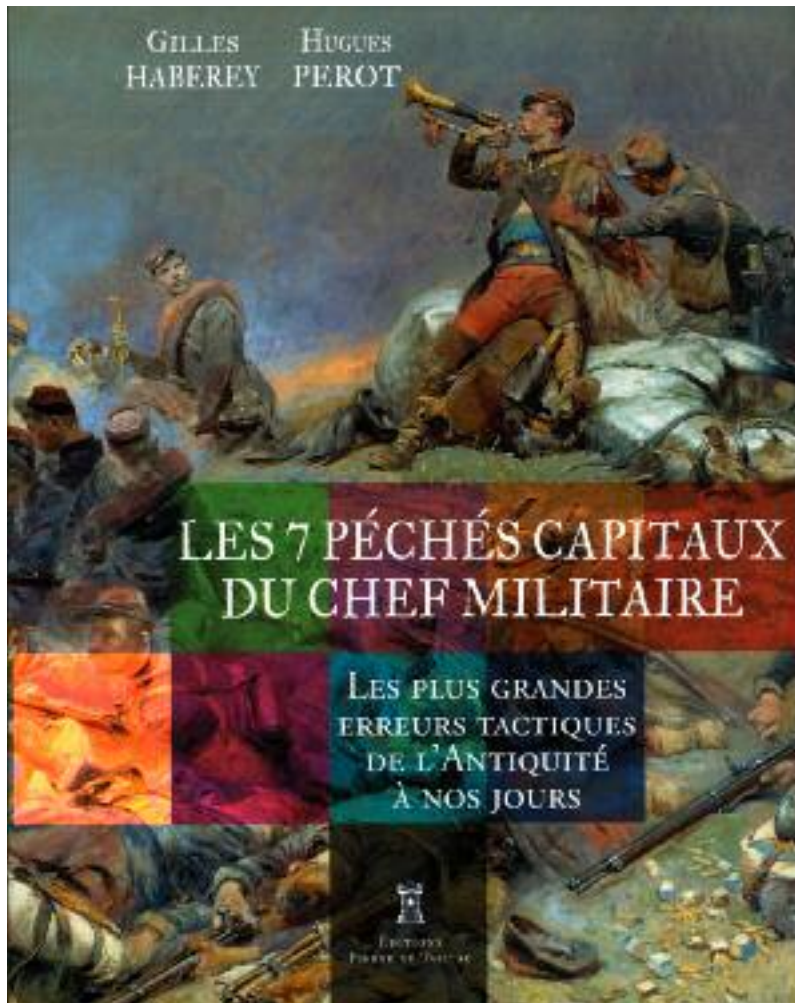
Certaines précautions tactiques assurent la victoire ou, du moins, limitent la portée de la défaite en évitant des erreurs lourdes de conséquences.

S'engager sans renseignement. La collecte préalable et permanente du renseignement contribue à la sûreté et à la liberté d'action. A *Trasimène* (21 juin 217 avant JC), le général carthaginois Hannibal a su utiliser le terrain pour détruire une armée romaine complète dans une embuscade. Le consul romain Flaminius a mal appréhendé le champ de bataille, créant les conditions d'une défaite totale qui met la ville de Rome sous la menace directe des troupes carthagoises. A *Castillon* (17 juillet 1453), le prestigieux capitaine anglais John Talbot n'a guère pris en compte la nouveauté technique que constitue l'artillerie de campagne (cannons légers à roues) acquise par Charles VII. La défaite de Castillon met fin à la guerre de Cent

Ans et contraint l'Angleterre à renoncer à ses prétentions sur la couronne de France. A *Adoua* (1er mars 1896), l'empereur d'Ethiopie Ménélik II écrase le corps expéditionnaire italien du général Baratieri, mal renseigné sur le terrain, l'effectif de l'ennemi et sa capacité manœuvrière. Pour la première fois, un peuple autochtone parvient à s'opposer, par les armes, à un processus occidental de colonisation..

Se laisser imposer le terrain. Accepter le combat sur le terrain choisi par l'adversaire paralyse la capacité de manœuvre et rend les atouts inopérants. A *Bannockburn* (23-24 juin 1314), le roi d'Ecosse Robert Bruce, fort de son infanterie, livre combat sur un espace boisé, étriqué et marécageux, qui empêche la cavalerie anglaise de charger et les archers gallois de tirer un déluge de flèches. A *Spionkop* (24 janvier 1900), l'armée britannique affronte, sans reconnaissance préalable, les « kommandos » boers, excellents tireurs se déplaçant rapidement à cheval. Elle mettra deux ans à s'adapter à leur tactique à grande mobilité.

Subir le rythme de l'adversaire. La réflexion tactique permet d'anticiper les options de manœuvre de l'adversaire. Basée sur l'étude du terrain et des forces et faiblesses ennemies, elle laisse aussi une place à l'imprévu, par l'étude de cas susceptibles de remettre en cause le plan initial. A *Rosbach* (5 novembre 1757), l'armée prussienne de Frédéric II manœuvre plus rapidement que la coalition



Le colonel Gilles Haberey, saint-cyrien et breveté de l'École de guerre, a commandé le 92ème Régiment d'infanterie de Clermont-Ferrand et a participé à plus d'une dizaine d'opérations extérieures.

Le lieutenant-colonel Hugues Perot, saint-cyrien et breveté de l'École de guerre, a servi comme chef opérations du 126ème Régiment d'infanterie de Brive-la-Gaillarde et a été engagé au Kosovo, en Côte d'Ivoire et en Afghanistan. Leur précédent ouvrage, intitulé "L'Art de conduire une bataille", a reçu le prix de la Saint-Cyrienne en 2017. (voir revue N°326 Décembre 2016, p.8-10)."

JC), les légions romaines du triumvir Crassus, infanterie lourde et cavalerie légère, sont anéanties, sur un terrain désertique, par l'armée du général parthe Suréna, composée de cavaliers cuirassés, capables de replis sans limites géographiques, et d'archers disposant d'approvisionnements continus de flèches. Pendant

franco-autrichienne, deux fois plus nombreuse mais à la cohérence et au niveau opérationnel hétérogènes. A *Yorktown* (28 septembre-17 octobre 1781), les généraux français Rochambeau et américain Washington profitent de l'arrivée de la puissante flotte française de l'amiral de Grasse, pour prendre de vitesse les troupes britanniques envoyées y renforcer l'armée de Lord Cornwallis, qui sera contraint de capituler. A *Cao Bang* (2-9 octobre 1950), le général viêt minh Giap, très bien renseigné sur le terrain et par des « fuites » à Paris, devance la manœuvre française. La force vietnamienne de guérilla s'est muée en une armée conventionnelle, mobile et puissamment armée.

Sous-estimer son ennemi. Obtenir une vision juste et actualisée de l'adversaire se heurte à la protection du secret et aux leurreurs sur ses buts réels, forces et faiblesses. A *Carrhes* (9 juin 53 avant

la *guerre d'hiver russo-finlandaise* (30 novembre 1939-13 mars 1940), l'Armée rouge se heurte à la combativité et la qualité du commandement des unités finlandaises, beaucoup moins nombreuses mais soutenues par le patriotisme de leur nation. Sur le million d'hommes engagés en 1940, elle en perd 270.000, qui manqueront lors de l'offensive allemande de 1941.

Manquer d'audace. Engager le combat, sans en maîtriser toutes les données, implique de prendre un risque (pertes humaines), donc de laisser une part au hasard. A *Balaklava* (25 octobre 1854), les deux belligérants, tant britannique que russe, manquent à plusieurs reprises de profiter des fragilisations ponctuelles de leur adversaire sur le terrain. Cette bataille des occasions manquées imposera à la coalition franco-britannique de s'installer longtemps en Crimée avec le long et sanglant siège



de Sébastopol. A Metz (14-18 août 1870), le haut commandement français n'a pas saisi les opportunités de contourner le dispositif allemand. Pendant cette guerre, les chefs militaires français, expérimentés et compétents dans le commandement au contact mais manquant de connaissances en termes de planification, logistique et manœuvre de grande ampleur, n'ont jamais cherché à prendre l'initiative tactique. Lors de la réduction de la poche de Falaise (12-21 août 1944), malgré la suprématie aérienne et la supériorité numérique des forces alliées, le général américain Bradley a ralenti la manœuvre de jonction avec les troupes britanniques, par excès de prudence. Environ 90.000 Allemands parviennent à s'échapper de Falaise et joueront un rôle décisif dans l'échec de l'opération aéroportée alliée à Arnhem, qui aurait pu hâter la fin de la guerre.

S'obstiner inutilement. Des conceptions tactiques trop rigides, sclérosant la réflexion, peuvent conduire à des choix néfastes. Aucune bataille d'usure ou d'attrition ne s'est avérée payante au niveau stratégique, y compris pour le vainqueur. A Malplaquet (11 septembre 1709), le maréchal de Villars, à la tête de la dernière force militaire française, y a disposé des lignes de défense successives face à une coalition d'armées européennes, beaucoup plus nombreuses et commandées par le duc de Marlborough (Angleterre) et le prince Eugène (Saint Empire romain germanique). Il se replie en bon ordre, après avoir infligé à l'ennemi trois fois plus de pertes que les siennes. Quoique maîtres du terrain, les coalisés se trouveront dans l'incapacité de poursuivre leur campagne en France. Dans la forêt de Hürtgen (19 septembre 1944-10 février 1945), le haut commandement allié n'a pas pris en compte ce terrain peu pénétrable pour les blindés,

une météorologie défavorable à l'aviation et une rupture d'approvisionnements en obus. Le commandement allemand, conscient de cette partie de la ligne Siegfried, l'avait renforcée en effectifs et y avait camouflé pièges antichar et antipersonnel, champs de mines et réseaux de barbelés. Ce fut la plus sanglante bataille de l'armée américaine de la seconde guerre mondiale pour un résultat limité. **Céder à la panique.** Sentiment d'incertitude, perspective de la défaite et surprise peuvent déclencher un stress collectif conduisant à la dislocation d'un dispositif, dont l'adversaire profite quand il ne l'a pas sciemment recherché. A Las Navas de Tolosa (16 juillet 1212), le calife Muhammad an-Nâsir (Andalousie) dispose, sur un terrain favorable, de troupes aguerries et deux fois plus nombreuses que celles des rois Alphonse VIII (Castille), Pierre II (Aragon) et Alphonse II (Portugal), des Templiers et des Hospitaliers. Contre toute logique, les trois rois déclenchent, sur toute la largeur du front, une charge de cavalerie qui déstabilise les unités musulmanes, tétanisées par cette réaction incohérente. La « Reconquista » chrétienne de l'Andalousie est relancée. A Caporetto (24 octobre-12 novembre 1917), l'offensive austro-allemande, planifiée, a été précédée par une infiltration rapide de commandos de fantassins chargés de s'emparer d'objectifs clés en profondeur. Quoique installées dans un massif montagneux favorable, les troupes italiennes ont eu le sentiment d'être tournées par l'adversaire. Ce choc psychologique fait découvrir à l'Italie, stupéfaite, l'état réel de ses forces.

Loïc Salmon

« Les 7 péchés capitaux du chef militaire »

par Gilles Haberey et Hugues Pérot.

Éditions Pierre du Taillac/258 pages/26,90 €